

physiques et morales pendant son séjour dans une petite île sur la Meuse qui avait été leur première prison. Là, nos glorieux soldats, abandonnés, sans abri et sans autre nourriture que les pommes de terre crues qu'ils arrachaient péniblement avec leurs mains, étaient, en outre, privés de sommeil. Lorsque, vaincus par la fatigue, ils tendaient de s'y abandonner en s'étendant sur la terre nue, leurs chevaux devenus sauvages par le manque de nourriture et de soin, passaient par grandes troupes, en un galop effréné qui écrasait tout, et dont le bruit terrible les prévenait à peine assez tôt pour qu'ils pussent échapper à une mort affreuse. Enfin, si, dévorés de soif et de fièvre, ils parvenaient à se traîner jusqu'au bord de la Meuse, ils n'y trouvaient qu'une eau putréfiée par les cadavres.

Après la paix, le grade de capitaine et la croix de la Légion d'honneur le récompensèrent, mais ne le consolèrent point des malheurs de sa patrie. Cédant aux sollicitations de sa femme, il démissionna et vint à Paris. Mais sa santé se ressentit de tant de souffrances, des attaques de rhumatismes l'arrêtaient souvent. Elles se prolongèrent à chaque nouvelle atteinte et finirent par le clouer définitivement sur un fauteuil d'infirme, à l'âge de quarante neuf ans.

Il en paraissait bien davantage : ses traits amaigris, ses yeux enfoncés dans l'orbite, ses cheveux grisonnants, sa moustache toute blanche, taillée à l'impériale, son impotence, tout lui donnait l'aspect d'un veillard.

— Je sais, mon bon oncle, répondit Antoinette, d'un ton caressant ; mon père m'a conté vos exploits et les souffrances qui en sont la suite. C'est très douloureux, mais comme c'est glorieux ! ajouta-t-elle en le regardant, de ses beaux yeux humides ; ma tante doit être bien fière de vous !

A cette parole, prononcée avec toute la chaleur d'un enthousiasme de seize ans, Mlle Labaro et M. de Paulhac se regardèrent comme involontairement, avec le même sourire mystérieux qui avait déjà surpris Antoinette. Celle-ci prit la résolution de se taire, étant presque tentée de croire qu'on parlait à Paris une autre langue qu'à la Ronchère et que jamais elle n'arriverait à être comprise ni à comprendre. Elle s'assit donc dans un fauteuil et ne s'occupa plus qu'à étudier d'un œil attentif les choses et les gens.

Du visage doux et mélancolique de son oncle, elle reporta ses regards sur celui de sa jeune compagne.

Christiane Labaro paraissait âgée d'environ vingt ans. Sa taille était élancée, sa démarche noble, ses gestes harmonieux, ses traits d'une beauté rare. Sa chevelure noire était réunie en une natte tombant presque jusqu'à terre, ce qui aurait paru une excentricité un peu enfantine s'il n'avait été évident que la lourdeur inouïe de cette magnifique chevelure empêchait de le relever sur la tête délicate qu'elle eût accablée.

Antoinette la regardait avec admiration. Jamais elle n'avait vu une femme aussi parfaitement belle. Cependant, cette beauté ne l'attirait point ; elle l'intimidait plutôt, par la froideur absolue de l'expression. La jeune fille ne disait pas un mot, et M. de Paulhac s'étant renfoncé dans ses oreillers, tout absorbé par sa souffrance, le silence ne fut plus troublé que par l'arrivée de la femme de chambre qui portait sur un plateau une tasse de thé avec une assiette de gâteaux secs, ne méritant que trop leur nom.